

Quand Cleide Saito nous parle des ailes irisées

A l'occasion de ses expositions, on a souvent lu que le trait graphique de Cleide Saito était japonais, que ses couleurs vives venaient du Brésil, que son univers empli de joie rappelait l'enfance. A peine l'œil exercé aura-t-il pu déceler dans certaines images, au détour d'une larme furtive, comme un écart dans la candeur, comme l'aveu de chagrins implicites...

Sait-on cependant que Cleide est aussi, et peut-être d'abord, une narratrice ? Une de celles qui aiment, par l'image, par la fable et par l'émerveillement, guider jusqu'à la réflexion voire la mise en garde ? De même que « l'humour est la politesse du désespoir », la fantaisie de Cleide Saito est une façon de masquer pudiquement le tragique de ce qu'elle évoque... et de réenchanter le monde, par le même mouvement.

Suivons-la donc dans le champ de sa nouvelle exposition et butinons, avec cette conteuse, dans sa création même.

Prenons, pour accéder à la maison de maître de Champ-Pittet, le sentier des jardins. Tout semble si calme, si préservé. Et pourtant, l'heure est grave pour les animaux qui, depuis bien des années, voient leurs conditions de vie se détériorer. Les voilà donc, installés par Cleide devant le château, en Assemblée générale. Tous parés d'un blanc aussi pacifique qu'alarmant, les animaux se sont réunis pour protester. Leurs tailles inégales et les formes des jouets qu'ils furent – jouets que les vrais représentés ne veulent plus devenir ! – nous rappellent les histoires secrètes et essentielles ayant habité notre enfance. La peinture blanche les grandit d'un seul coup jusqu'au rang de symboles, tandis qu'à travers la mise en scène ils nous disent: épargnez à la fois le biotope et le rêve, chers humains...

Entrons, montons les escaliers vers le premier étage. Sur les parois, les insectes volants nous souhaitent la bienvenue. Grossis comme à la loupe, les voilà en grande pompe, heureux dans leurs cadres, non pas ceux d'un entomologiste, mais bien ceux de la créatrice libre de laisser cours à sa fantaisie. Ces insectes s'invitent alors dans notre imaginaire : l'artiste les a tracés au pinceau dans une transe ou une danse calligraphique, puis a égayé leur large corps noir de couleurs, de points sur les ailes, de taches en harmonie. Ainsi faits, ils s'amuse ! Trompe malicieusement ornée d'un pompon de lumière, perles qui dansent au bout des pattes, yeux où les fleurs trouvent à se refléter, ailes piquetées de fraîche rosée.

Cette envolée mutine semble annoncer gaieté et innocence ; mais la suite est des plus graves. De loin, on croit voir dans les tableaux de la galerie les mêmes insectes peints à l'encre noire, avec du jaune et du rouge sur un fond blanc. Mais en s'approchant, on comprend que ceux-ci sont tous morts. Qui n'a pas écrasé sans y penser une vulgaire mouche dans son salon ? Savons-nous pour autant que ces trente dernières années, 80% des insectes volants ont disparu, victimes de nos champs pulvérisés d'insecticide ? La « scène de crime » de Cleide, dans laquelle chacun de ces insectes est inclus, est à la fois naïve et poignante, singeant les techniques des enquêtes policières, le ruban de protection, le tracé à la craie. Le corps aplati des insectes nous émeut car leurs attributs festifs sont éteints, gisants et brisés – la tête de certains encore ceinte d'une si fragile couronne.

Continuons dans la galerie, l'âme un peu ébranlée... le baume nous y attend avec la série, jubilatoire, des vivants. On entre dans le ravissement : le trait se raffine, les couleurs deviennent délicates, de fins réseaux se tissent comme une écriture subtile, serait-ce celle que les pattes légères et inlassables laissent en dansant sur les sols ? Crêtes et fleurs rouges, nuages et pattes roses, tiges ondoyantes, herbes en folie, pointillés et cellules, eaux en vaguelettes, biotopes qu'on dirait musicaux, et parfois, un tapis qui se glisse dans l'ensemble pour nous rappeler que certains habitent nos intérieurs. Prairie ou papier peint, l'insecte s'y glisse et y compose son monde.

L'esprit humoristique ne s'arrête pas là ! Car « ça va piquer », nous avertit l'artiste espiègle. Elle nous promène maintenant parmi des toiles peintes en couleurs pastel et travaillées en bas-relief grâce à l'emploi... de fil à scoubidou ! Là, les petites bêtes sont esquissées et suggérées davantage par la sensation que par la forme. Qui n'a pas, un soir d'été, couru pieds nus dans l'herbe, jusqu'à le regretter en sentant sous la plante une piqûre vive et surtout indéterminée ? Aïe ! Délice des yeux, envie de toucher, réminiscence...

L'esprit grave et joyeux de cette exposition nous emplit maintenant. Mais attention ! Ne manquons pas à la sortie la rencontre avec l'image peut-être la plus forte de l'ensemble : la mutante nous attend, installée à l'entrée de la forêt, dorée et menaçante, ses huit pattes bien arrimées sur sa toile tendue (toile mutante, elle aussi) : elle nous apitoiera ou nous effarera, chargée d'un avertissement sur notre monde. Mais il est certain que son corps double nous impressionnera par une sorte de dignité, et par son droit à être, comme sa créatrice, ludique et sérieuse à la fois.

Valérie Gilliard